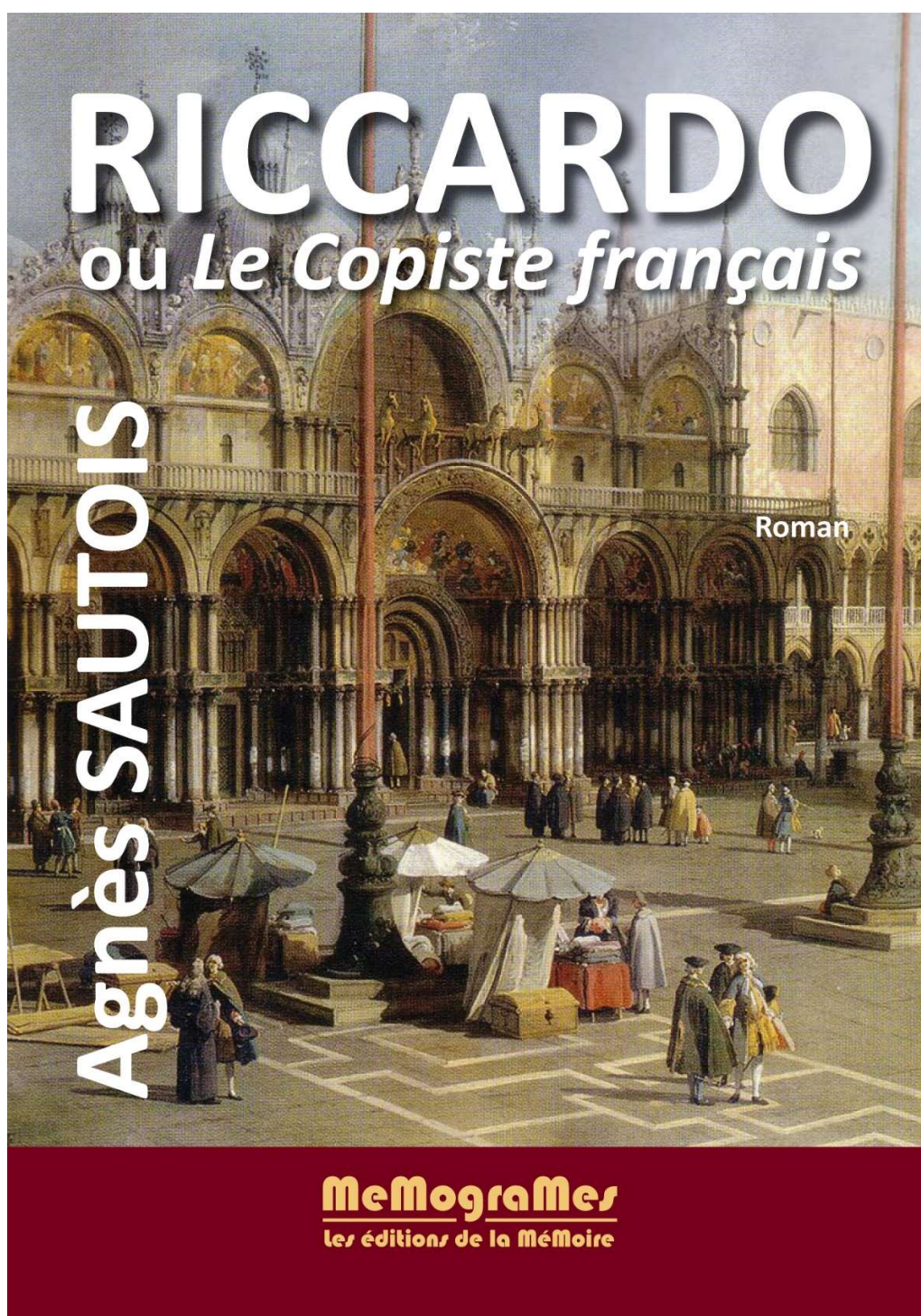
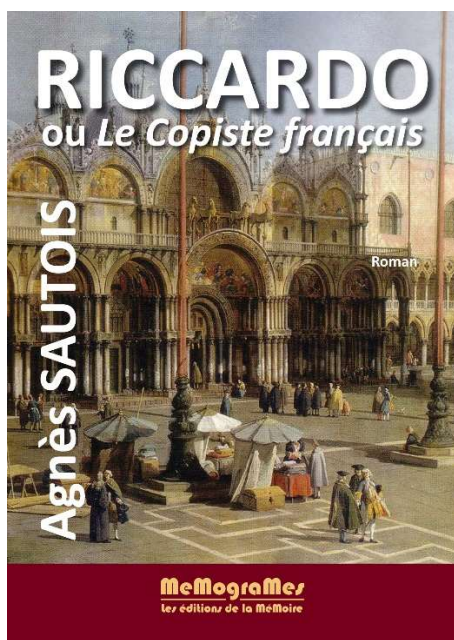




❖❖ DOSSIER DE PRESSE ❖❖





SAUTOIS Agnès, *RICCARDO ou Le Copiste français*

Roman historique - 244 pages au format B6

Editions Memogrames – collection Ulysse

Parution : 25 avril 2019

Disponibilité en France : 10 mai 2019

ISBN 978-2-930698-67-0 – EAN 9782930698670

Prix de vente : 18 € TTC

L'Auteure



Comme l'y avait amenée, d'une autre manière, sa carrière d'enseignante et comme en témoignaient déjà ses *Histoires médiévales en Brabant* éditées à compte d'auteur en 2003, Agnès Sautois garde le goût de nous raconter des histoires qui s'appuient sur des faits, des mouvances ou des destins remarquables du passé.

Elle publie en 2007 *Elvira Puccini* aux éditions du Grand Miroir, une forme de biographie de la compagne du célèbre compositeur Giacomo Puccini, avec, en filigrane, une chronique des courants lyriques où se firent les grands opéras italiens de la fin du 19^e siècle.

En 2010, dans son roman *La Lettre à Sébastien*, publié par les éditions Dricot, un événement fortuit entraîne le personnage principal sur les traces d'une aïeule resurgie d'un passé depuis longtemps enfoui. Il s'engage sur ses pas, à reculons dans l'espace et le temps, jusqu'aux guerres en Vendée et jusqu'au soulèvement madrilène contre l'occupation napoléonienne en 1808. C'est un récit où nous croisons le peintre Goya, mais aussi Teresa Cabarrus, alias Madame Tallien ou Princesse de Chimay.

En 2012, paraît, chez Chloé des Lys, un roman intitulé *De la part de Mando*. L'auteur y poursuit sa démarche favorite. Au sein même de la composition de l'ouvrage, le fil narratif s'entend à tisser des liens entre le relevé scrupuleux des faits historiques et le récit imaginaire qui s'y accroche, l'argument majeur étant le rappel des luttes engagées par les Grecs au début du 19^e siècle pour se libérer de l'autorité ottomane.

En février 2016, aux éditions Dricot, sort *La jeune fille au clavicorde*, une biographie romancée de l'artiste-peintre portraitiste italienne Sofonisba Anguissola, pionnière des carrières artistiques internationales au féminin. Née à Crémone en 1532, elle engage une formation dans sa ville natale auprès du peintre Bernardino Campi, séjourne un temps à Rome dans l'entourage de Michel-Ange, puis s'installe pour vingt ans à la cour d'Espagne où le roi Philippe II l'a invitée. Le long itinéraire de vie de Sofonisba Anguissola s'inscrit forcément dans une chronique du 16^e siècle où les critères artistiques, les traditions dynastiques, la chrétienté elle-même sont remis en question en multiples courants réformateurs, luttes incessantes et basculements définitifs. Une occasion, pour l'auteur, de regarder tout ça par le petit bout de sa lorgnette qu'elle oriente de manière à ramener les caricatures de nos manuels d'histoire à des dimensions plus humaines.

Bibliographie :

Nostalgie et Histoires médiévales en Brabant, roman historique, A compte d'auteur, 2003

Elvira Puccini, Éditions Le Grand Miroir, 2007

La lettre à Sébastien, roman, Éditions Dricot, 2010, Liège - Bressoux

De la part de Mando, roman, Éditions Chloé des Lys, 2012

La jeune fille au clavicorde, roman, Éditions Dricot, 2016





Après de précédentes pérégrinations littéraires sur les chemins de l'art et de l'histoire, Agnès Sautois choisit présentement d'emmener son lecteur sur les routes de l'Italie, au temps des dernières décennies de sa musique baroque. Cette fois, son personnage est un jeune Parisien, Richard Delalande, qui entreprend là-bas son Gand Tour en 1720. Le jeune homme dispose d'un appui hors du commun : son oncle, Michel Delalande, quelquefois surnommé le Lully latin, compositeur de musique sacrée et maître de la musique du Roi à Versailles. Ce dernier l'a vivement encouragé à partir, l'aidant de ses conseils et de ses deniers.

D'emblée, la mise en présence de ces deux personnages donne le ton : nous sommes entre réalité historique et fiction. Surgissent ensuite les incroyables floraisons de la création musicale dans les plus grandes villes italiennes. À Venise d'abord, dans le sillage de Vivaldi et de ses orphelines de la Piéta, et puis à Naples, dans le terrain de jeux des petits castrats. Car, au bord des lagunes autant qu'au pied du Vésuve, se déroule une course effrénée où la soif de splendeur justifie tout.

Dans la Cité des Doges, Richard se fait un ami, Girolamo Sesti, un jeune garçon de dix-sept ans à peine, originaire de Naples, venu à Venise poser les premières pierres d'une carrière d'impresario. A Venise encore, il tombe amoureux d'une belle inconnue dont le manège mystérieux n'aura de cesse de se confondre avec les secrets et la magie du carnaval.

Si bien que son séjour au pays de Saint Marc tend à s'éterniser, au détriment des villes du sud. Un bref passage encore à Florence et à Rome, puis sonne l'heure du retour en France..

Naples attendra . Elle attendra dix ans.

Mais elle lui offrira l'essentiel : de joyeuses retrouvailles avec Girolamo, des moments d'exception dans l'entourage du jeune compositeur Giovanni Battista Pergolesi, dont il devient le copiste préféré. Et Richard devient Riccardo.



L'Interview d'Agnès SAUTOIS

D'où vous vient ce goût de l'histoire où vous puisez si souvent votre inspiration ?



C'est un peu difficile à dire. Comme souvent, les raisons doivent en être multiples : une curiosité naturelle à propos de l'évolution des sociétés, l'influence d'un grand-père passionné de romans historiques, l'existence, en moi, d'un penchant nostalgique... Ou, tout simplement, au secondaire, des cours d'histoire médiocres, insuffisants pour combler mes aspirations, enclins à faire naître en moi le besoin d'aller chercher plus loin et de chercher encore... Et de le faire, si possible, dans la littérature. Pourquoi pas ? Ce sont les romans d'Henri Troyat qui m'ont menée en Russie et jusqu'en Sibérie. Entretemps, j'étais devenue professeur de français et d'histoire à mon tour. J'aime tenter de reconstruire un cadre en partie évanoui. J'aime y faire vivre des personnages, comme pour réanimer tout cela en quelque sorte. J'y convoque, à côté de mes personnages fictifs, des personnages réels, le plus souvent bien connus de tous, afin qu'ils puissent servir de repères et leur rappeler des notions du passé qui se sont parfois un peu estompées.

Que répondez-vous à ceux que ce rapprochement opéré entre le fictif et le réel dérange, parce qu'il prête à confusion ?

Qu'ils se rappellent que c'est un roman. En vérité, j'écris des histoires dans l'Histoire. Mais je prends soin de respecter minutieusement tout ce que mes sources m'apprennent à propos du passé. Je les consulte avec sérieux et sous toutes sortes de formes : récits d'autrefois ou plus contemporains, documents divers, voyages sur les lieux dont il est question. La fiction est mon apport personnel, elle est le terrain des sentiments, des ressorts probables et des sources manquantes.

Apparemment, vous vous intéressez plus souvent aux mondes de la musique et de la peinture ?

C'est vrai. Mais ce n'est pas prémédité. D'ailleurs, on ne peut jamais s'y tenir vraiment. Le contexte de vie, politique ou social, est incontournable en même temps que complexe à l'infini. Alors il faut s'y plonger quel que soit le sujet privilégié. La plus grande difficulté est d'y trouver sa voie afin que le lecteur, ensuite, puisse y trouver la sienne.

Pour l'écriture de votre RICCARDO justement, quelle fut la plus grande difficulté ?

En l'occurrence, le plus difficile fut d'aborder la description des lieux. Combien n'y a-t-il pas de textes - et parmi les plus beaux - inspirés de Venise ou de Naples ? Mais c'était un passage obligé.

Et quelle fut la plus grande satisfaction ?

La découverte de Naples - où je n'étais jamais allée -, en compagnie de mes personnages. Riccardo et Girolamo m'ont emmenée partout. Leurs commentaires me furent précieux, ils m'ont ouvert des portes, apaisé mes doutes, ils m'ont raconté des histoires et résolu quelques énigmes. En réalité, ils m'ont ouvert les yeux et le cœur. Je leur suis très reconnaissante.

Pourquoi Richard Delalande ?

Parce que je voulais un personnage qui me permît de faire le lien entre le baroque français et le baroque italien. Un sujet de rude débat, à l'époque, puisqu'il finirait par susciter la fameuse Querelle des Bouffons en 1752, précisément déclenchée par une représentation à Paris du petit opéra de Pergolesi, *la Serva Padrona*.

Pourquoi Pergolesi ?

C'est de lui que tout est parti. Je connais son nom et quelques extraits de ses partitions depuis ma plus tendre enfance, inscrites au répertoire de la chorale *Pro Deo et Arte*, fondée par mon père. Ensuite pour l'exceptionnelle beauté de son *Stabat Mater* et plus encore de la première séquence. Enfin, pour le romanesque absolu de sa vie d'artiste : parcours symbolique au service d'un courant prodigieux et destin fauché. Et puis, n'était-il pas le compositeur de la *Serva Padrona* ? La boucle était bouclée et tout était dit.

Tremblement de terre et crèches napolitaines

(...) Le 29 novembre de cette année-là survient un nouveau tremblement de terre, deux ans et demi après le précédent, mais plus important, cette fois, avec des victimes et des dégâts dans toute la ville. Panique générale où l'on voit trois cent mille personnes surgir dans la rue, quelques-unes sorties des recoins les plus improbables, descendre vers la mer ou gagner les pentes du Vomero, à la recherche d'un endroit dégagé, sans autre toit que la voûte céleste, avec l'exigence d'une vue imprenable sur le Vésuve, moins pour l'admirer, on s'en doute, que pour le tenir à l'œil. Car l'air s'est obscurci, en couches stagnantes, d'un voile de poussière, en pépites grises et mordorées. Des grondements sourds ont été perçus après le premier choc, dès les premières minutes et à plusieurs reprises dans les heures qui ont suivi. Or, chacun le sait ici, ces bruits effrayants peuvent être signes annonciateurs d'une prochaine éruption du volcan. On tient à scruter nuit et jour le sommet du monstre. Allait-il se déchirer sous l'effet d'une explosion infernale? Allait-on voir surgir le dôme meurtrier tant redouté, celui des gravures et des textes anciens? Si oui, jusqu'où s'avancerait cette fois le nuage de cendres et de boue auquel on pouvait s'attendre? Naples est à bonne distance mais les villages du sud-est seraient-ils menacés? Comme aux temps d'autrefois, heureusement temps lointains. Comment savoir?

A Naples, quand une menace plane de cette manière, la population pense, en priorité, à ses péchés. Dès lors, à peine les premiers mouvements de panique se sont-ils apaisés qu'une foule considérable se presse aux portes de la cathédrale. Malgré le danger qu'il faut craindre, lié aux chutes de pierres et aux germes d'épidémies, les gens veulent être au plus près de San Gennaro. On crie "Misericordia", on débite des prières à genoux, on adresse à l'évêque une supplique fervente aux accents impérieux :

- Que votre Eminence fasse ouvrir les grilles du sanctuaire où sont gardées les reliques, qu'Elle intervienne auprès du saint patron pour qu'il consente au miracle de la liquéfaction du sang pour nous rassurer. Tant pis si l'on est en décembre, à bonne distance des dates rituelles. Les pires malheurs menacent, on ne peut attendre.

L'évêque temporise, encourage à la patience, prône d'autres ferveurs :

- La fête de la Nativité approche à grands pas, qu'on ne l'oublie pas. C'est bientôt jour de l'ouverture de la saison des crèches. Dans quelques jours à peine, il est temps d'y penser. Ne mettons pas contre nous le Seigneur et sainte Mère Notre-Dame. Le moment serait mal choisi.

Heureusement, les grondements lointains s'espacent et puis se taisent, la terre, à la fin, reste tranquille et le volcan, indifférent. En ville, les plus gros débris ont été emportés par les services municipaux mais, s'il veut retrouver son espace de vie et ses habitudes, chacun doit se retrousser les manches : déblayer et nettoyer les sols empoussiérés, réparer les meubles rescapés, s'en construire d'autres à la hâte. La vie quotidienne n'a d'autre choix que de reprendre son cours ordinaire et le calme revient. Ainsi l'évêque pourra-t-il dispenser San Gennaro de toute prestation supplémentaire.

Ainsi les Napolitains, trop heureux d'oublier leurs frayeurs, pourront-ils revenir à leurs priorités ordinaires : en l'occurrence, préparer les célébrations de la fête de Noël, répéter les saynètes et les cantiques et, surtout, disposer des crèches un peu partout.

Ainsi, pour le huit décembre, ils seront prêts. Ce jour-là, en parfaite intelligence avec les recommandations de l'évêque exprimées quelque temps plus tôt, la ferveur populaire pourra se rallier autour du culte à la Madonna et des attroupements se feront en premier lieu autour des églises qui lui sont dédiées... Les vitrines de la via San Gregorio Armeno pourront étaler des centaines de figurines en bois ou en terre cuite, destinées aux crèches de la Nativité. Cette année, pour tout détenteur d'une *presebbe* et quelle que soit déjà sa collection, la tendance sera d'y ajouter un *pastoro*, en guise de soulagement et de reconnaissance d'avoir échappé à la catastrophe. Pour ceux qui la renouvellent ou la remplacent, l'ancienne ayant été détruite ou trop endommagée, ils choisiront de dresser, en toile de fond d'une scène sensée évoquer la campagne de Bethléem, la physionomie du Vésuve en toute majesté. Sans rancune. (...)



Stabat Mater au concert Spirituel

(...) Le tableau est charmant, mais l'homme est silencieux, le visage tendu, le buste raidi, le regard absent. Manifestement, il n'est là pour personne. Au moment où paraissent les artistes, Egidio, un peu rondouillard, Agostina, belle à couper le souffle, des applaudissements les accueillent et le silence se fait.

Sublime *Stabat Mater*, œuvre inégalée, connue dans toute l'Europe depuis sa création à Naples dans l'église des Sept Douleurs au lendemain de la mort de son infortuné compositeur, à l'âge de vingt-six ans. A l'époque, ces tristes circonstances avaient favorisé la rapidité avec laquelle la renommée de l'œuvre s'était répandue, assurant

du même coup à Pergolesi une gloire posthume sans précédent. En France, c'étaient les castrats italiens, engagés à la Chapelle Royale de Versailles, qui en avaient apporté la partition et s'étaient chargés de la diffuser. N'empêche ! Sur un poème du treizième siècle, déjà exploité par d'autres compositeurs, Giovanni-Battista dit ici, comme personne avant lui, la douleur d'une mère confrontée à la crucifixion et à la mort de son fils. Les pages sont écrites par quelqu'un qui sait qu'il va bientôt mourir et cette idée, qui vient à chacun quand il découvre l'argument, est de nature à forcer l'émotion. Construite comme une cantate en vingt tercets et en douze séquences, écrite pour deux voix féminines, alto et soprano, en solos et duos en alternance, soutenues par des cordes et une basse continue. Chaque séquence a son mouvement et sa mélodie propres, traduisant les échos d'une tendresse douloureuse même quand le rythme se fait plus vif, comme dans la deuxième séquence ou dans l'impétueuse succession des Amen finals. Le premier mouvement, *Stabat Mater dolorosa*, est un duo d'une beauté et d'une ferveur indicibles qui a tôt fait d'emporter l'assistance au pied du Calvaire et, mieux encore, dans le cœur de Marie, *Mère douloureuse* et impuissante, suppliciée par les souffrances et l'agonie de son fils, mais *Qui se tient debout*. ..

Plénitude et perfection. Pour Richard Delalande, plus rien d'autre ne compte, hors ce prodige de notes et de poésie, avec ces voix qui le subliment... Aucune partition ne le touche comme celle-ci, point d'orgue d'une partition qu'ils avaient composée ensemble, Gianni Pergolesi et lui, celle de leur amitié dans un passé lointain et dans une ville de misère, de splendeurs et de soleil. (...)



L'éditeur

Memogrames

les éditions de la Mémoire

Villa Voltaire – 65, chaussée de Nivelles – 7181 Arquennes (Seneffe)

Tel. +32 67 63 71 10 – Portable : +32 472 960 676 - R.C. : BE0479 121 206

e-adresse : memogrames@yahoo.fr - Site web : www.memogrames.com



La maison d'édition Memogrames, née en région bruxelloise en 2003, de la volonté d'un professeur de français et d'histoire tournant la page de vingt années de responsabilités syndicales, et désormais implantée à Arquennes (Seneffe), dans le Hainaut, depuis 2014, se positionne comme « *un libre-éditeur au service de la libre-parole* » et se propose prioritairement « *d'éditer la mémoire, avenir du passé et conscience du futur* ».

A son catalogue, la collection *Ulysse*, dédiée au voyage et à la mémoire des voyageurs, accueille aussi bien un album photographique (Jean-Jacques Sommeryns, *Cuba Si !*, Charles Henneghien, *Saint Georges et le Dragon*, ...) qu'un roman évoquant Christophe Colomb (Jean Lemaître, *Signé Zarco !*), une autobiographie (John Somville, *Sous l'Aile de Papillon*) ou une monographie (Emile Waegemans, *Pierre le Grand en Belgique*). Le roman d'Agnès Sautois, Riccardo ou le Copiste français y trouve naturellement sa place, nous emmenant sur les routes d'Italie dans le sillage de son jeune héros français, à la découverte de Venise, Rome ou Naples au 18^e siècle.





Giovanni Battista Draghi dit Pergolesi en italien : Jean-Baptiste Pergolèse sous sa forme francisée, né le 4 janvier 1710 à Jesi, dans la province d'Ancône, dans les Marches et mort le 17 mars 1736 à Pouzzoles près de Naples, est un compositeur italien du 18^e siècle. Son nom lui vient de la ville de Pergola, d'où sa famille était originaire. Enfant très doué, il est envoyé dès l'âge de douze ans au célèbre Conservatoire dei Poveri di Gesù Cristo à Naples où il est l'élève de professeurs réputés et exigeants dont Francesco Durante et Gaetano Greco. Il y reçoit une solide formation musicale centrée sur l'apprentissage de la beauté et des difficultés de l'opéra napolitain et de la polyphonie religieuse.

Son chef-d'œuvre de fin d'étude au conservatoire, *Li prodigi della divina grazia nella conversione e morte di san Guglielmo duca d'Aquitania*, donné en 1731, le rend célèbre. Sa jeune renommée lui vaut la commande d'un premier opéra pour le théâtre Bartolomeo dont la programmation est prévue pour décembre 1731, mais dont il faudra retarder d'un mois la première, à cause de la mort inopinée du chanteur protagoniste, le fameux castrat Nicolo Grimaldi. Le succès est mitigé. Pour un accueil plus favorable, il faudra attendre l'année suivante et le second opéra *Frate 'nnamorato* (*Le Frère amoureux*). En 1732, il devient maître de chapelle du prince Ferdinando Colonna Stigliano, écuyer du vice-roi de Naples.

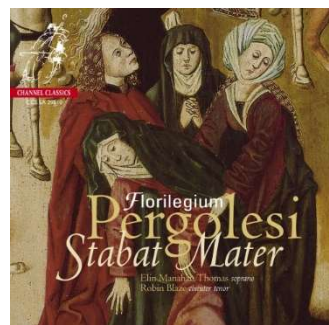


Il écrit aussi des œuvres religieuses. Il compose ainsi, pour la ville de Naples qui vient d'être victime d'un violent séisme en 1732, sa *Messe solennelle à dix voix, pour double chœur, deux orchestres et deux orgues* ; ainsi que des *Vêpres solennelles à cinq voix*. Ces allers et retours entre la musique profane et la musique sacrée sont fréquents pour les compositeurs de l'époque ; les compositeurs italiens font en effet jouer leurs œuvres profanes et religieuses pour un même public et avec le soutien des mêmes mécènes ; ils adaptent ainsi régulièrement leurs œuvres profanes en œuvres religieuses ou inversement, ce qui crée une proximité entre elles.



Pergolèse compose ensuite plusieurs opéras et autant d'intermezzi. En effet, ces intermèdes dans le goût napolitain sont de petites farces fort en vogue jouées pendant les entractes des operas serias pour distraire le public. Il fait jouer ainsi, en 1733, *La serva padrona* (*La Servante maîtresse*), pendant les entractes de son opéra principal, *Il Prigionier superbo*. Cet intermède connaîtra un tel succès qu'il en deviendra une œuvre autonome, avec une carrière indépendante de son opéra principal. De la même façon que l'intermède intitulé *Livietta e Tracollo* se désolidariserait de son opéra *Adriano in Siria*, en 1734.

En 1735, la santé du jeune musicien commence à décliner, et l'oblige à se retirer au début de l'année suivante au monastère des Capucins de Pouzzoles, près de Naples. Il écrit pour les bons Pères *Coi Cappuccini di Pozzuoli*, et c'est vraisemblablement dans leur monastère que Pergolèse compose son *Salve Regina* et son célèbre *Stabat Mater* qui lui avait été commandé par son mécène, le duc de Maddaloni, et qui deviendra, à titre posthume, son œuvre la plus populaire. Atteint de la tuberculose, Pergolèse meurt en 1736, à l'âge de 26 ans.



La musique baroque italienne : Le baroque couvre une grande période dans l'histoire de la musique et de l'opéra. Il s'étend du début du 17^e siècle jusqu'au milieu du 18^e siècle, de façon plus ou moins uniforme selon les pays. Le style baroque se caractérise par une importance multipliée de l'ornementation. Pour plus de brillance et d'expressivité. En musique, on veut une harmonie enrichie avec superposition des éléments dans la composition. On utilise le contrepoint, on cherche des oppositions, des contrastes pour une musicalité toujours plus sophistiquée. Tout cela reposant toutefois sur de solides exigences structurelles. Les figures musicales baroques sont le plus souvent soutenues par le recours à une basse continue. C'est une période très féconde et créative.

Le mot « baroque » vient vraisemblablement du portugais *barroco* qui désigne des perles de forme irrégulière. Il fut choisi pour qualifier, au début de façon péjorative, l'architecture baroque venue d'Italie. Le mot n'a été utilisé pour parler de la musique de cette époque qu'à partir des années 1950. Toute connotation péjorative a disparu depuis lors, et le terme tend davantage maintenant à désigner la période de composition que le caractère de l'œuvre.

L'Italie baroque est un temps de folle effervescence de la création musicale qu'on pourrait presque résumer par deux mots-clés : l'opéra et le violon. À Venise, à Rome puis à Naples, opéras, cantates et oratorios sortent à la chaîne pour satisfaire une demande sans cesse croissante dont les plus éminents « fournisseurs » se nomment Pier Francesco Cavalli (1602-1676), Alessandro Stradella (1639-1682), Alessandro Scarlatti (1660-1725) et Giacomo Carissimi (1605-1674). Parallèlement, avec l'apparition de la monodie accompagnée qui, peu à peu, bat en brèche la polyphonie traditionnelle, on voit s'affirmer un individualisme qui, poussé jusqu'à l'excès, conduira à la « dictature » des chanteurs, de la prima donna au ténor en passant par les castrats, et qui, par ailleurs, favorisera les ambitions d'un instrument, le violon, rapidement promu, grâce à Stradivarius et à quelques autres, au rang de star.



La Querelle des Bouffons : La querelle des Bouffons ou guerre des Coins est une controverse parisienne qui a opposé au cours des années 1752-1754 les défenseurs de la musique française groupés derrière Jean-Philippe Rameau (coin du Roi) et les partisans d'une ouverture vers d'autres horizons musicaux, réunis autour du philosophe et musicologue Jean-Jacques Rousseau (coin de la Reine), partisans de l'italianisation de l'opéra français. La querelle éclate le 1^{er} août 1752, lorsqu'une troupe itinérante italienne, celle d'Eustacchio Bambini, s'installe à l'Académie royale de musique (le futur Opéra) pour y donner des représentations d'intermezzos et d'opéra buffa. Ils débute avec la représentation de *La serva padrona* de Pergolèse. La même œuvre avait déjà été donnée à Paris en 1746, mais sans attirer l'attention le moins du monde. C'est le fait même de l'avoir présentée à l'Académie royale qui crée le scandale. L'Académie royale n'a pas la plasticité de la Comédie-Française où l'on peut sans problème alterner des tragédies avec les comédies ou les farces de Molière. Le comique à l'Académie royale de musique a toujours été assez limité.



Au 18^e siècle, l'opéra italien a fortement évolué, plus rapidement que la tragédie lyrique ou tragédie en musique (typiquement française) jusqu'à se scinder en deux genres, l'*opera seria* (avec des thèmes sérieux sur des livrets d'Apostolo Zeno et de Metastase) et l'*opera buffa* ou opéra-comique (de buffo = qui prête à rire, grotesque, bouffon) qui introduit au théâtre des intermèdes comiques empreints de légèreté, de naïveté, de simplicité, d'irrationnel et de la trivialité du quotidien.

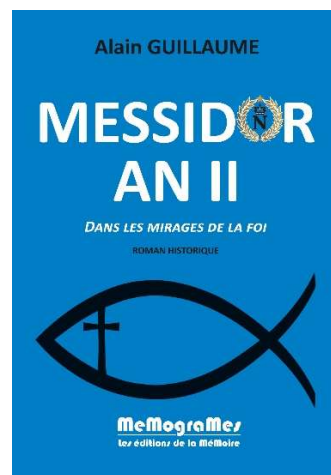
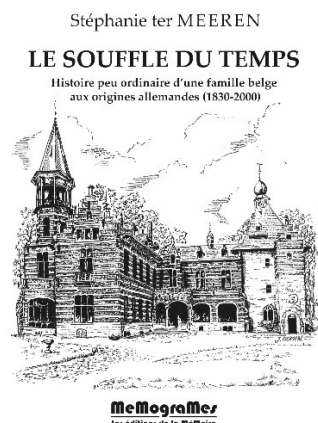
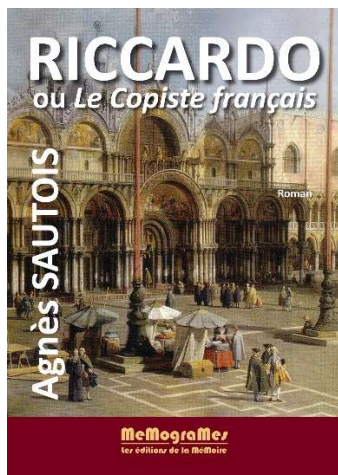
Si le « ballet bouffon » que pouvait représenter *Platée*, tragédie en musique de Rameau (1745), faisait déjà place à des éléments comiques (assonances en « oi » imitant le chant des grenouilles etc.), c'est plutôt en tant qu'éléments parodiques du genre. La pièce tenait d'ailleurs une place marginale jusqu'à l'éclatement de la querelle. En revanche, ce qu'on appellera par la suite l'opéra-bouffon ne se contente pas de parodier le genre sérieux, mais il produit un type de comique original, plus populaire, assez proche de la farce et de la commedia dell'arte (comédie de masques). Le succès inattendu de ces « bouffons » va diviser l'intelligentsia parisienne en deux clans. Entre partisans de la tragédie lyrique, royale représentante du style français, et sympathisants de l'opéra-bouffon, truculent défenseur de la musique italienne, va naître une véritable querelle pamphlétaire qui animera les cercles musicaux de la capitale française jusqu'en 1754.



Soirée littéraire INVITATION

16/05/2018 – 18H00 - GALERIE GAVILAN - PLACE DUMON, 9 – 1150 BXL

Trois romans historiques écrits par des Bruxellois.e.s et publiés simultanément par un éditeur qui le fut longtemps avant de s'établir en Wallonie... Quelle belle occasion pour réunir les passionné.e.s de bonne littérature belge... en un lieu dédié à la culture, la Galerie Gavilan !



Luc VERTON, directeur des éditions Memogrames, et Jean GAVILAN, directeur de la Galerie Gavilan, ont le plaisir de vous convier, le jeudi 16 mai, de 18h00 à 21h00, à la soirée de présentation des romans de :

Stéphanie Nadia TER MEEREN, *Le Souffle du Temps*

Agnès SAUTOIS, *Riccardo ou le Copiste français*

Alain GUILLAUME, *Messidor An II*

parus aux éditions Memogrames en ce début mai 2019.

Pour nous permettre de préparer au mieux cet événement, merci de confirmer votre présence à cette soirée par un courriel à memogrames@yahoo.fr, avant le 15 mai.

Riccardo ou Le Copiste français

Encouragé par son oncle, Michel Delalande, maître de la musique du Roi aux plus beaux jours de Versailles, le jeune Richard entreprend un Grand Tour en direction des villes culturelles d'Italie. Le monde de la musique l'attire, Venise et Naples le séduisent et le retiennent, le temps d'apprécier les floraisons de la musique baroque et de s'y chercher un destin. Il devient copiste et travaille auprès de Giovanni Battista Pergolesi, compositeur du plus poignant des *Stabat Mater*, mais aussi d'un petit opéra, *La Serva Padrona*, qui bousculera les mentalités et déclenchera, à Paris, la Querelle des Bouffons.

La vie, cependant, offre d'autres attraits que ceux de la musique, où Richard trouvera forcément d'autres émotions et, peut-être, sa raison d'être.

Une fois de plus, Agnès Sautois nous propose ici un subtil dosage de fiction et de vérités historiques.

Le Souffle du Temps

Stéphanie Nadia ter Meeren fut professeur de français à Maredsous et à Genève, puis ouvrit, avec son époux, une librairie-galerie d'art à Bruxelles. Aujourd'hui, elle se consacre au chant et à l'écriture. Elle s'est penchée sur les récits, souvenirs et légendes de sa famille paternelle : ses investigations ont in fine engendré *Le Souffle du Temps*, passionnante incursion dans l'histoire d'une famille belge aux origines allemandes.

Pour payer ses études, une jeune étudiante répond à une offre d'emploi : « *Vieux monsieur cherche une personne pour veiller sur lui et archiver des documents.* » Attentive aux récits d'Etienne, intriguée par les nombreux documents et récits relatant l'histoire de la famille, elle découvre un mystère qu'elle veut élucider.

C'est par le biais de cette sympathique héroïne de fiction que l'auteure nous convie astucieusement à découvrir les vies passionnantes de ses aïeux.

Messidor An II

Clémence et Séverin habitent Leerbeek, à deux pas de Bruxelles. Ils s'aiment, mais leur brève histoire ne résiste pas aux tempêtes déclenchées par l'arrivée des Français, puis par les réformes napoléoniennes.

La Révolution, le Consulat, puis l'Empire imposent la laïcité de l'État et provoquent un début de schisme religieux, où quantité de prêtres entrent en conflit avec Rome tout en se cachant de l'Empire.

Deux siècles plus tard, des descendants de Clémence et Séverin se rencontrent. À nouveau, leur amour est confronté à l'arriération de leurs proches, figés dans une lecture archaïque des textes fondateurs de leur religion.

Messidor An II nous fait découvrir l'existence bien réelle d'une secte chrétienne contemporaine, héritière d'une tradition désuète : des intégristes chrétiens du temps passé très étrangement comparables à ceux du temps présent.

À l'occasion de cette soirée de présentation, les journalistes présent.e.s recevront les trois nouveautés sur simple présentation de leur carte professionnelle. Les livres peuvent aussi vous être expédiés en service de presse, moyennant demande par courriel à memogrames@yahoo.fr. Mentionnez le-les titres souhaités, le/les médias pour lesquels vous travaillez et l'adresse postale à laquelle l'envoi peut être expédié.